

On allait chercher des fossiles, et peut-être même qu'on verrait des empreintes de dinosaures.

On n'était que tous les deux, maman en profiterait pour aller voir sa cousine, tricoter sur la terrasse; se reposer ne faisait pas partie de son vocabulaire, avoir un peu la paix si. J'avais peur de m'ennuyer d'elle mais on avait emporté des œufs durs et du chocolat pour le pique-nique alors ça compensait.

Le départ de la randonnée n'était pas très loin du village, une trentaine de minutes en voiture par les lacets d'une route en queue-de-rat usée par la succession des hivers. La bouche entrouverte, j'avais discrètement psalmodié dans le crépitement des gravillons, juste pour le plaisir d'entendre ma voix tressauter sur les nids-de-poule.

On s'était garés à l'ombre d'une vieille remise, on avait mis toi une casquette, moi un bob blanc que je n'aimais pas tellement parce qu'il faisait bébé. Heureusement que je portais, moi aussi, un vrai sac à dos même s'il ne contenait que ma gourde, deux pommes et quelques pruneaux dans du papier d'aluminium.

Avant j'étais trop petite pour grimper aussi haut mais maintenant j'avais de bonnes jambes et des souliers costauds et tu m'encourageais dans la bavante : là-haut, on aurait une sacrée vue.

Certains souvenirs, on les écale, et sous la coquille le blanc est intact et ferme. Une pellicule fait tenir ensemble tout un fragment fendillé qui se retire d'un seul tenant, dessous c'est incroyablement neuf. Quelques grains de sel, on mord dedans, on en a plein la bouche. Tes omoplates saillantes sous le marcel, les poils sur tes mollets et l'odeur de ta transpiration, ouvrir un Opinel, l'eau tiédie dans la gourde.

Nous nous étions assis à l'abri du vent, quelques mètres en dessous du col de la Portette, le désert de Platé s'étendait à nos pieds, parcouru de failles, de sillons et de trous, tu disais : un lapiaz. Tu m'avais expliqué que nous nous trouvions juste au-dessus du plus grand lapiaz d'Europe et je retrouverais un jour dans tes carnets, sous une de tes photos du paysage, cette légende au Bic bleu : « Une formation karstique exceptionnelle », joli décasyllabe.

Tu disais aussi que si j'ouvrais bien les yeux, je repérerais peut-être sur les dalles des traces d'oursins et de coraux, parce qu'on allait marcher sur le fond d'une mer.

En épluchant le saucisson, tu mimais la distension des plaques européenne et africaine, cette déchirure phénoménale qui avait formé l'océan liguro-piémontais.

Sous mon bob, je haussais les sourcils avec l'étonnement feint du bon public. Je savais que tu disais vrai, des fossiles on en avait plein le garage dans tes petits casiers. En cassant la croûte, tu m'avais redit les forêts de palmiers de l'éocène grouillantes de petits mammifères. Ce que les arbres ne recouvraient pas, les océans se chargeaient de le faire, ici, là, sous nos fesses. Pullulement des poissons et

des coquillages. Moi ce qui m'aurait vraiment plu, c'est de trouver un coelacanthé ou un ptérodactyle.

Face à nous, tout au bout du grand désert calcaire et le surplombant d'une bonne cinquantaine de mètres, se dressait un piton dénudé offrant à nos regards un à-pic spectaculaire.

C'est le rocher de la Véronique, m'avais-tu appris ce jour-là.

La Véronique, tu disais la Véronique, cette Véronique-là, la Véronique du rocher.

Tu connais la légende ?

Bien sûr, je ne la connaissais pas encore, et tu te réjouissais de me la dire. Alors tu me l'as racontée et j'en garde le souvenir un peu confus d'une bergère poursuivie (concupiscence ou brigandage ? tu n'osais pas trop t'aventurer sur ce terrain brutal), réfugiée au sommet du piton et sautant dans le vide en priant, sa piété et son ample jupon gonflé en parachute la sauvant de la mort. Je crois qu'en bon ingénieur c'est le parachute qui te plaisait bien là-dedans, exactement comme t'intéressait, dans la mésaventure de ce pauvre Icare, le dispositif inventé par Dédale de plumes collées par de la cire. Tu semblais penser que les tragédies reposaient la plupart du temps sur de regrettables défauts de conception et les miracles sur des hasards que les sciences physiques, la chimie, le génie mécanique finissaient toujours par expliquer.

La force de traînée aérodynamique du jupon de Véronique, il semble que ça avait marché. Sacrée performance quand même.

Je crois aussi que tu ne racontais pas très bien les histoires, sauf peut-être, les sagas géologiques et leurs

rebondissements, quand la plaque africaine changeait de direction et venait s'écraser contre la plaque européenne pour la faire plonger en subduction, et lui tenir l'échine ployée pendant des millions d'années. Il y avait dans ce corps-à-corps titanesque qui allait fermer à tout jamais le grand océan pour donner naissance à une mer nouvelle, une puissance dont le prodige étranglait ta voix tandis que nous écalions nos œufs durs et qu'ainsi un peu de calcaire retournait au calcaire. On piqueniquait sur les rives évanouies de la Téthys alpine. On marcherait sur des érosions et des fusions, des morts et des sédimentations.

Les fossiles, tu les ramassais en douce. À l'époque on pouvait encore tout se permettre, n'importe quoi n'importe comment, on se permettait tout, creuser en amateur pas toujours éclairé, découvrir à l'arrache et thésauriser, il suffisait de se baisser et d'être un peu tenace, collectionner tant qu'on en trouvait encore, de ces coquilles et de ces empreintes, des dents d'ours parfois, faire des échanges à la sauvette, grappiller avant qu'il ne reste plus rien.

Est-ce qu'on deviendrait des fossiles nous aussi ?

Dans la descente, on avait joué au jeu des ères.

Moi, je devais en citer le plus possible. Me revenait facilement le crétacé, qui sonnait à mes oreilles mi-coq mi-saurien, il y avait aussi l'oligocène au nom de dentifrice, le jurassique, évidemment, que je n'oubliais jamais parce que c'est là d'où tu venais, le Jura, et quand tu disais « la Véronique » ça s'entendait encore, et puis suivaient en file échevelée et toujours incomplète holocène, miocène, pliocène. Parfois j'en inventais qui ne passaient pas ton

rigoureux barrage, parfois tu me tendais des pièges, le quiaidécène, l'avancène, et puis pour finir en beauté tu proposais l'arsène, que j'adoubais bien vite en répondant : Lupin. On rigolait.

Alors venait ton tour de les remettre en ordre et de boucher les trous.

Au secondaire, trias, crétacé, jurassique.

Au tertiaire, d'autres encore. Au primaire, j'ai oublié.

Au quaternaire, pléistocène puis holocène.

Classer, compléter, exactement ce que tu faisais avec ta collection de fossiles et de minéraux, une fois les grandes vacances terminées et la maison aux volets verts fermée, puisqu'il avait bien fallu les quitter tes montagnes, et revenir dans cette banlieue où tu gagnais nos vies.

Cette collection dont je ne sais que faire à présent, c'était ton subterfuge pour supporter le retour au travail, le grand enfermement. Tu avais transporté ton bureau, ton clapier – on disait cela, on parlait de clapiers – dans une autre dimension, au beau milieu d'une carte géologique entre trias et néogène.

J'entends nos voix dans le sentier. La mienne perçante, enthousiaste, rieuse. Et les ammonites, c'était quand ? Et les trilobites ? La tienne taquine, moins profuse. Je reste là, debout sur le grand plateau d'altitude et j'écoute nos deux voix s'estomper comme dans un générique dans la descente du col de la Portette, et je me demande quelle place aurait pu prendre, dans notre jeu, l'anthropocène, sans te briser le cœur.

•

Tu m'avais raconté cette histoire d'une fille en forme de corolle qui tombe lentement le long de la falaise. Ses longues mèches flottant dans le vide au-dessus de sa tête, ses bras mignons levés, danse ou imploration, et son jupon tout gonflé par la chute vertigineuse dessinaient sur la roche grise l'ombre d'une fleur renversée et plongeant, calice en avant, au fond du précipice. Je pensais qu'on voyait sa culotte, je trouvais ça gênant.

On prétend que les molosses, au sommet du piton, n'avaient pas osé l'attaquer. Sous leurs yeux flamboyants elle s'était jetée dans le vide, et y avait flotté.

Et son chien revenu trop tard, on l'entendait, disais-tu, hurler une fois l'an sur le piton de la Véronique.

•

Nous mentons. J'ai menti.

Ces souvenirs sont des mensonges et je n'ai jamais porté de bob blanc.

Trouver un coelacanthé ou un ptérodactyle, ça m'aurait sans doute plu mais je n'ai rien fait pour. Tes fossiles ne m'intéressaient pas tant que ça, nous vivions côte à côte et c'est tout. Si tout cela remonte aujourd'hui, c'est à cause du mouvement inexorable des plaques, et cela ressurgit plissé, déformé, déporté bien loin de son point d'origine.

L'accent du Jura, tu l'avais perdu bien avant ma naissance, et ce jeu, je l'ai inventé. Nous ne l'avons jamais joué.

N'importe quel chapeau de soleil, n'importe quel souvenir, n'importe quel caillou porté à son point de fusion se transforme en cristal. Nous restons prisonniers des géodes. Ma mémoire pleure ses gouttes de résine dans une mangrove imprécise, et des fragments stupides et doux, un bob blanc, un œuf dur, des ritournelles, se trouvent enchâssés à jamais malgré eux dans l'ambre d'un malentendu.

Des érosions et des fusions
Des morts et des sédimentations.
Des calembredaines.